



Revista aSEPHallus de Orientação Lacaniana
Núcleo Sephora de Pesquisa sobre o Moderno e o Contemporâneo
ISSN 1809 - 709 X

Le malentendu du langage dans l'autisme¹

Michel Grollier

Orcid: [0000-0001-6844-8897](https://orcid.org/0000-0001-6844-8897)

Psicanalista

Membro da École de la Cause freudienne et da Association Mondiale de Psychanalyse (Paris, France)

Professor na Université de Rennes 2 (Paris, France)

E-mail: michel.grollier@univ-rennes2.fr

Resumé: Cet article traite du malentendu du langage dans l'autisme, rejetant la vision d'un simple déficit de communication au profit d'un positionnement subjectif singulier. Le sujet autiste, bien qu'étant un parlêtre, a du mal à s'inscrire dans l'acte d'énonciation (la dialectique "je/tu"), ce qui empêche l'interlocution. La clinique s'oriente vers la supposition d'un sujet dans le dire, souvent en assumant l'acte de parole pour le patient (énonciation par un tiers). Kanner a observé que le langage chez les autistes consiste souvent en "phrases complètes" (holophrases), qui sont des associations figées de signifiants à un événement réel, fonctionnant comme ponctuation de la réalité ou défense contre la jouissance. Lacan suggère que l'autiste "s'entend lui-même", indiquant une relation singulière à la voix comme objet pulsionnel, qui n'est pas incorporée comme appel à l'Autre. L'objectif du travail analytique est de fournir un Autre supportable et d'inverser la fixation sur le signifiant-maître isolé (S1), permettant l'articulation symbolique et l'humanisation.

Mots clés: Autismo; Ato de Enunciação; Frases Completas; Voz (Pulsão).

O mal-entendido da linguagem no autismo: O artigo discute o mal-entendido da linguagem no autismo, rejeitando a visão de um simples déficit de comunicação em favor de um posicionamento subjetivo singular. O sujeito autista, embora um falasser, tem dificuldade em se inscrever no ato de enunciação (a dialética "eu/tu"), o que impede a interlocução. A clínica se orienta pela suposição de um sujeito no dizer, muitas vezes assumindo o ato de fala para o paciente (enunciação por terceiros). Kanner observou que a linguagem em autistas frequentemente consiste em "frases completas" (holofrases), que são associações congeladas de significantes a um evento real, funcionando como pontuação da realidade ou defesa contra o gozo. Lacan sugere que o autista "ouve a si mesmo", indicando uma relação singular com a voz como objeto pulsional, que não é incorporada como apelo ao Outro. O objetivo do trabalho analítico é fornecer um Outro suportável e reverter a fixação no significante-mestre (S1) isolado, permitindo a articulação simbólica e a humanização.

Palavras-chave: Autisme; Acte d'Énonciation; Phrases Complètes; Voix (Pulsion).

The Misapprehension of Language in Autism: The article discusses the misunderstanding of language in autism, rejecting the view of a mere communication deficit in favor of a singular subjective position. The autistic subject, although a speaking being (parlêtre), has difficulty inscribing themselves in the act of enunciation (the "I/you" dialectic), which precludes interlocution. Clinical practice is oriented by supposing a subject in the saying, often taking on the speech act for the patient (enunciation through a third party). Kanner observed that language in autists often consists of "complete phrases" (holo-phrases), which are frozen associations of signifiers with a real event, functioning as punctuation of reality or a defense against jouissance. Lacan suggested that the autist "hears themselves", indicating a singular relationship with the voice as a drive object, which is not incorporated as an appeal to the Other. The goal of analytical work is to provide a supportable Other and reverse the fixation on the isolated master signifier (S1), allowing for symbolic articulation and humanization.

Keywords: Autism; Act of Enunciation; Complete Phrases; Voice (Drive).

Le malentendu du langage dans l'autisme

Michel Grollier

Introduction

Maladie du XXI^e siècle, l'autisme correspond à l'idéologie de la communication globale qui régit notre modernité. Elle répond aussi des conceptions du langage issues des travaux du siècle passé. Stigmatisé par la notion de déficit, qui trouve à se traduire dans des tentatives de traitement s'apparentant à de la réparation, c'est plutôt du côté des capacités dont font preuves ces sujets que peut se présenter une opportunité de soin qui respecte leur singularité.

Rappelons que les enfants étudiés par Kanner n'étaient que rarement privés du langage. Actuellement le « trouble de la communication » se retrouve ainsi au cœur des critères diagnostiques du spectre autistique (Wing, 1996), avec « des anomalies qualitatives dans les domaines de l'interaction sociale » (!), et un « style cognitif et comportemental rigide et stéréotypé ». Troubles, anomalies et style fondent les réponses instrumentales d'un courant techniciste et scientiste. Il n'est pas étonnant que les travaux et recommandations se réfèrent sans cesse au « fonctionnement » des individus.

Mais si les autistes sont bien des *parlêtre*, donc pris dans le langage, il apparaît manifeste que leur usage du langage témoigne d'un positionnement qui déroute souvent leurs partenaires. D'où l'effet de malentendu spécifique, surtout pour ceux qui attendent d'un fonctionnement normé l'usage d'un « outil langagier » destiné à la communication.

La question du langage

La notion de ce qu'est le langage est ici engagée, entre un langage simple outil de communication, susceptible donc d'imperfection ou d'atteinte motrice ou exécutive ; et un langage cause même de l'inscription de l'être comme subjectivité singulière.

Un langage qui ne s'écarte du langage animal que par une plus grande complexité, ou un langage humain qui, par son imperfection même comme outil de communication, introduit, par le malentendu, à la subjectivité dans la rencontre de *l'allocutaire* nécessairement premier.

Opposition là entre l'idée d'un langage outil de la pensée, une pensée alors inatteignable, et un langage produisant la singularité dans son usage même, par son imperfection même.

Le sujet sera alors celui qui tente de produire un sens impossible à dire, et dont il s'estime aliéné, et qui devra se contenter de ce que *l'allocutaire* lui renverra.

Un linguiste poserait la question de l'autisme en tant que trouble grave de la fonction de communication en interrogeant les modèles de définition de la communication et de l'intentionnalité. Une des thèses significatives dans ce champ est celle défendue par U. Frith qui renvoie à une théorie de l'esprit. En effet la place du langage dans la compréhension de l'être humain conditionne les différentes approches cliniques.

La question d'un élément manifeste, saisissable dans l'énoncé de l'autiste pour un interlocuteur, produit souvent un malentendu mélangeant adresse et intentionnalité. Ainsi cet enfant qui, lorsqu'il est

déstabilisé dans le contexte de l'école, commence toujours par le mot « maicresse » laissant croire à cette dernière qu'il s'adresse à lui. Ne saisissant pas le sens du reste de l'énoncé, elle réclame toujours plus d'informations que l'enfant ne peut offrir, le tout finissant en « crise »!

Nous verrons la façon dont Kanner aborde les énoncés des enfants de son étude. La question de l'énoncé et de son énonciation, va nous permettre d'affiner la question pour nous.

Nous posons l'hypothèse qu'il existe un sujet autiste, mais qu'il ne peut occuper une position subjective qui s'inscrirait dans un acte de parole, une énonciation. Il n'y a donc pas d'interlocution possible, car ce sujet, qui est dans le langage, ne s'y inscrit pas. Nous ne pouvons donc l'interpeller dans un « tu » de notre énonciation (je/tu).

Il s'agit alors d'associer le sujet à un acte d'énonciation que nous prenons à notre compte pour signifier ce qu'il rencontre. Par exemple, nous pouvons nous adresser à un collègue, à propos de ce que rencontre le sujet, en le désignant par ce qui le nomme, son prénom avec l'énoncé suivant : « cette nourriture embête Pierre, si Pierre est d'accord tu devrais l'en débarrasser en la mettant à la poubelle ». Le sujet est ainsi supposé dans l'énonciation, désigné par le signifiant qui le nomme.

L'acte de parole, pris en charge par le clinicien, produit le sujet de la situation en l'associant à l'énonciation. Cela entraîne une orientation de travail avec le jeune autiste qui, pariant, comme avec tout être humain, sur sa possible prise dans le langage, tente de favoriser un certain usage de celui-ci.

Il s'agit alors, non pas de vérifier (et tenter de compenser) un handicap de communication, mais de soutenir le lien de l'action au dire, à la possibilité pour un sujet de la dire à sa façon, trace alors de la responsabilité de l'acte.

Freud n'avait pas les éléments de la linguistique moderne à sa disposition. Il était néanmoins directement intéressé parce qu'il nomme *le mot*, se référant à la notion du mot comme meurtre de la chose, et spécifiant combien dans la psychose le mot valait pour la chose.

De même, son travail s'est rapidement centré sur la valence sonore du mot, montrant combien le travail de l'inconscient (déformation, homophonie, coupures, mais aussi condensation et déplacement) portait sur cette valence matérielle plutôt que sur son référent.

C'est ainsi qu'il préférait poursuivre les analyses des étrangers en allemand, même s'il maîtrisait bien l'Anglais, et un peu le Russe. C'est le « représentant de la représentation », comme ce fut traduit par Lacan, qui se trouve mis au travail de façon préférentielle.

Freud traite le mot comme un surinvestissement psychique. Il y repère une composition double, la représentation de mots et la représentation de choses. Par représentation de mots, Freud entend une représentation du corps du mot, ce que H.M. Gauger (1981) reconnaît comme signifiant au sens saussurien (malgré sa réticence à accepter la place prépondérante du langage en psychanalyse).

C'est la dimension acoustique qui est là mise en avant, ce qui explique l'intérêt de lire Freud en allemand pour apprécier tout le travail inconscient du patient sur cette représentation de mots.

La représentation de choses est en revanche plus que le signifié, et les linguistes y trouvent un intérêt. La question se pose alors du contenu du mot, que Gauger, lisant Freud, comprend comme

essentiellement visuel.

Dans la psychose, Freud dira que le sujet traite le mot comme la chose, élément que nous reprendrons dans notre réflexion.

Il apparaît utile de noter que dans son texte *Esquisse d'une psychologie scientifique* (Freud, 1979), Freud s'intéresse au cri du bébé et en tire plusieurs conséquences. À partir de la notion de frayage va s'instituer, à l'aide de la réponse du partenaire (« une personne secourable » dans le texte), un lien, une association, avec la manifestation corporelle qu'est le cri, l'inscription du besoin dans une dialectique mnésique.

Ce frayage produit une capacité à traiter le monde qui, à partir d'un certain nombre de résistances, aboutit à une forme primitive de pensée ainsi qu'à une capacité active, le jugement.

Cette deuxième notion se révélera primordiale pour Freud. Ce jugement d'attribution (bon/mauvais) débouchera sur un jugement d'existence qui, dans l'après-coup, deviendra premier.

Il reprendra cette question dans son article de 1925, *La négation* ou *la dénégation* comme le propose Hyppolite (Freud, 1985b).

Mais, la forme de pensée primitive va être, grâce à un processus d'attention, « conduite vers une voie sûre », dit Freud (1985/2009, p. 375). C'est ce que les associations verbales permettent de réaliser explique-t-il dans la troisième partie de son texte de *l'Esquisse* (Freud, 1979).

Pour pallier le fait que les frayages de pensées ne laissent derrière eux que leurs effets et non la mémoire, le langage se posera comme voie de l'entrée dans l'histoire humaine.

Il écrit ainsi : « les indices de décharges par la voie du langage peuvent servir à pallier cette insuffisance. Ils portent les processus cognitifs sur le plan même des processus perceptifs en leur conférant une réalité et en rendant possible leur souvenir » (Freud, 1979, p. 376).

Ainsi, pour Freud, la logique du langage trouve sa source dans la notion du rapport à l'objet et dans la compréhension, par le biais d'une association. Avec les objets qui font crier, il y a association d'un son avec une perception, « nos propres cris confèrent son caractère à l'objet » (Freud, 1979, p. 377).

Avec les objets sonores ou sonorisés, il peut apparaître de l'imitation. L'introduction de l'association des sons volontairement émis avec les perceptions permettant alors les souvenirs de la perception et la conscience.

Freud insiste sur le passage par le corps du sujet de l'objet sonore, dans les deux cas, pour produire ce premier ancrage dans le langage. Bernard Golse (1999), [qui a une formation en linguistique, en science et en biologie, qui est aussi psychiatre, psychanalyste et professeur de psychiatrie], s'est penché sur ce lien spécifique du corps au langage chez Freud (Golse, 1999).

C'est ainsi qu'il s'est intéressé aux relations entre la musique et les origines du langage. Nous ne reprendrons pas ici les apports que cela produit avec les enfants autistes, centrant notre étude sur le point spécifique de l'énonciation.

Avec de Saussure (1916), la linguistique s'est intéressée au signe linguistique d'une façon

renouvelée. Si de Saussure distingua deux versants au signe linguistique, un support sonore, le signifiant, dans ce qui se produit comme phrase, l'énoncé, et un référent, le signifié, il insista pour préciser que c'est dans l'articulation des signifiants que se produit la signification.

D'emblée se retrouve au centre le lien du langage à la communication, le débat entre mentalisme et empirisme, renouvelé dans l'apport d'un outillage nouveau. La question des antiques, présente dans le Cratyle ou dans la critique aristotélicienne du paradoxe d'Antisthène, qui s'est poursuivi à travers les apports de Hume et de Descartes, continue de perturber les débats.

Quel rapport entre le signe et l'objet, quelle place pour la signification, et plus récemment quelle validité reconnaître à un énoncé pour le considérer comme vrai ? La question restant, pour chaque sujet, pourquoi parler ?

D'abord, et au delà du statut du signe, c'est la dimension de la structuration propre au langage qui prévaut ; le langage, c'est une loi qui autorise, dans son cadre, la création. « Or, les choses ne se disent rien les unes aux autres, aucun fait ne nous informe sur aucun autre ; il faut toujours la nécessaire médiation d'une loi, d'une généralisation, c'est-à-dire du langage » (Khan, 1989, p. 7).

C'est une notion présente d'emblée chez de Saussure et qui se présente de façon impérieuse, « la langue est quelque chose que l'on subit et non une règle librement consentie » (Saussure, 1916, p. 104).

Le langage est là, avant le sujet qui ne peut, en tant qu'humain, que s'y loger. Et si de Saussure pensait la question de la communication comme primordiale, elle se trouvait enclose dans la particularité de ce langage qui, comme le signale Chomsky, s'appuie sur une création permanente, « l'utilisation normale du langage est novatrice » (Chomsky, 1970, p. 26).

Benveniste de son côté questionne l'acte de parole comme fondant l'interlocution, et plus encore « le sujet de l'énonciation », formule qu'il inaugure et dont Lacan fera son usage. Cet acte pour Benveniste réalise quelque chose de l'ordre d'une présence, présence du sujet. Mais Benveniste, en linguiste, formalise des différences. Le signe comme unité de la langue, placé côté énoncé, la phrase, unité du discours, placée côté énonciation (Benveniste, 1966). Ainsi pour Benveniste, le langage en action, c'est ce qu'il nomme le discours. L'énonciation est ainsi le procès d'une appropriation singulière de la langue, qui rend effective et vivante la langue dans l'après-coup, en créant un effet de communauté.

Nous trouvons donc en ce qui concerne l'apprentissage de la langue cette position spécifique à Benveniste : « Ce que l'enfant acquiert, en apprenant comme on dit à parler, c'est le monde dans lequel il vit en réalité, que le langage lui livre et sur lequel il apprend à agir » (Benveniste, 1974, p. 81).

Nous voyons dans cette approche toute la problématique qui se dévoile quant à une conception de l'autisme, car dans cette conception, il n'y a pas de monde connaissable sans la relation médiatrice du langage. La langue, ainsi, est la faculté de symboliser, c'est-à-dire séparer, traiter, ordonner, et donc une voie de traitement de la jouissance qui rattrape tout être humain en tant qu'il a un corps.

Pour Benveniste donc, la dimension de communication est seconde dans le langage derrière la

possibilité de présentifier une position subjective, « la communication doit être considérée comme l'actualisation de cette faculté de subjectivation du langage » (Dessons, 2006, p. 100).

Dans la suite, Benveniste posera que les deux seules personnes du discours sont « je » et « tu », le « il » restant pour lui une non-personne, ce qui conduira par la suite à des débats chez les linguistes. Nous garderons de Benveniste relisant Saussure, que le « dit » compte moins que le « dire », le sujet étant dans le dire, cet acte qui conduit à l'hypothèse du sujet comme sujet de l'énonciation, hypothèse reprise par Lacan dans une conception plus radicale. Un auteur comme Lévinas s'inscrira aussi à sa façon dans cette voie, articulant l'action du dire avec le produit du dit.

Chomsky est aussi un auteur pour qui une langue est quelque chose que créent les individus qui la parlent, mais il va aborder la question de la langue en différenciant dans un premier temps compétence et performance. Soutenant lui aussi la dimension de création infinie dont dispose le locuteur, il se réfère d'abord au rapport de cette création avec les moyens finis dont il dispose. Ainsi, lui aussi s'intéresse de façon privilégiée au lien locuteur / auditeur, déplacement de l'abord du « je-tu » de Benveniste. Il l'aborde dans l'écart entre une performance consciente et une compétence inconsciente. Chomsky reprend à Saussure l'invention régulière de l'usage d'une langue, qu'il estime libre de tous stimuli extérieurs (point important dans l'écart avec ce dont témoignent les autistes). Mais, c'est dans la compétence que se logent pour lui l'adéquation et la cohérence de la production d'un énoncé.

Reste que pour Chomsky, qui critiquera de façon radicale les approches comportementalistes du langage, il y a une réalité mentale sous-jacente à l'usage de la langue, réalité à laquelle il s'agit d'accéder, cette réalité œuvrant à une opération de transformation grammaticale qui produit pour un locuteur un usage possible de sa langue (Chomsky, 1970). Il y a avec Chomsky un système de grammaire de la langue qui se situe hors de portée de l'usage conscient, relation profonde à la langue, qui s'oppose à la grammaire superficielle apprise par le locuteur. Car, en effet, cette grammaire est innée, Chomsky le précise bien. Lacan sur cette question de l'adéquation de l'être humain au langage le suivra.

La grammaire générative de Chomsky porte sur le sens, car pour lui « chaque langue peut être considérée comme une relation particulière entre le son et le sens » (Danchin & Riviere, 1971, p. 138), le son relevant de la structure de surface et le sens de la structure profonde. Ainsi, « la grammaire d'une langue est un système de règles qui déterminent un certain couplage entre son et sens » (Chomsky, 1970, p. 33).

Il y a un point critique que Lacan pointera, celle d'invoquer la volonté du locuteur, retour d'une psychologie préalable à l'énonciation. Chomsky (1970, p. 63) interpelle ainsi la lecture de Saussure:

ce fut un échec parce que de telles techniques se limitent au mieux aux phénomènes de la structure superficielle et ne peuvent par conséquent révéler les mécanismes qui sous-tendent l'aspect créateur de l'utilisation du langage et l'expression du contenu sémantique.

L'analyse qu'il reprend de l'énoncé sur Dieu, tiré de Port-Royal, montre la problématique d'un écart énoncé / énonciation, dont la pente psychologisante est de l'anticiper dans un locuteur incarné dont on a du mal à cerner la consistance logique ; mais qui rassure par son ancrage dans la réalité. Le choix de Benveniste paraît plus logique dans sa radicalité. Chomsky cherche donc derrière le langage un esprit ou une nature qui se révélerait, mais il précise qu'on n'en saura quelque chose qu'à travers les éléments extraits de l'analyse du langage et plus précisément de l'usage des règles finies de la grammaire générative propre à la langue d'usage du locuteur. Cette question d'un être présent, avec sa volonté, derrière ce qui manifeste son existence dans le monde au-delà du corps (qui incarne la part de réel) reste la marque de l'écart entre ces auteurs quant à la référence au sujet. On peut retenir de la position de Chomsky sur ce point, le fait qu'il parle du langage comme d'un outil par la suite. Et il est notable que c'est encore le point de butée des études en neurosciences. Ces chercheurs sont à la recherche d'une localisation neurologique du petit être dans l'être, source de la décision première, (de grandes réunions internationales du RDoC² portent sur ce point). Dans ses contributions linguistiques à l'étude de la pensée (1970), Chomsky précise qu'il s'agit de connaître les processus mentaux par le langage.

Par ailleurs, il est intéressant de noter la logique de la construction du langage chez l'enfant pour Chomsky. « L'enfant doit reconstituer en lui-même la grammaire générative de la langue parlée autour de lui sur la base d'expériences très pauvres » (Danchin & Riviere, 1971, p. 145). D'où la conclusion « la compétence existe d'abord comme système virtuel dans l'esprit de l'enfant et l'environnement ne fait que stimuler cette compétence innée » (Danchin & Riviere, 1971, p. 146). Dans sa réflexion, ce dernier notait combien un des signes de l'accès au langage réside dans cette nécessaire création qui implique de dire la même chose autrement. Ce que l'on peut ainsi reprendre : « Un enfant accède au vrai langage et sort de la simple répétition quand, pour dire la même chose que celui qui parle, il a compris qu'il faut dire autre chose (il transformera ainsi le «je» en «tu»...)» (Khan, 1989, p. 40).

Ducrot, autre linguiste, précise un point d'articulation qui introduit dans le dire et le dit une difficulté, « il y a nécessité chez l'auditeur de supposer une signification à l'énoncé » (Ducrot, 1984, p. 13). Ducrot note ainsi que beaucoup de difficultés de la sémantique linguistique tiennent à ce qu'on distingue mal le destinataire, personnage de la comédie illocutoire — et le récepteur réel du message. Il y a là toute une réflexion sur l'acte qui permet le langage qui interroge une nouvelle fois l'écart entre ce qui s'incarne dans le producteur empirique de l'énoncé et le locuteur qui est désigné dans l'énoncé comme auteur. Retour, encore, de cet écart entre la position de Benveniste sur un sujet produit dans l'acte d'énonciation et une volonté qui enclenche la production d'un énoncé. Énoncé qui instituera toujours un écart dans la représentation qu'il produit de son être. Ces deux points se recoupent dans le constat qui se présente, dans le monde humain et par l'effet du langage, par un sujet qui jamais ne recouvrera totalement l'être qui s'incarne dans son corps. Aporie réflexive qui fait limite au savoir de la science linguistique.

Depuis longtemps des auteurs issus le plus souvent de la psychiatrie ou du moins de la

psychopathologie ont interrogé les manifestations langagières dans le domaine des pathologies. Freud neurologue a produit une étude sur l'aphasie qui marque encore le domaine. Qu'en est-il ainsi des perturbations « psychiatriques » des énoncés. Nous trouvons en psychopathologie cette constatation « Le langage de l'aphasique est souvent beaucoup plus désorganisé que celui du psychotique, mais il l'est selon des règles systématisables, règles à partir desquelles on peut parfois définir de véritables grammaires aphasiques » (Boyer, 1981, p. 11). Ainsi, la schizophrénie a fait l'objet de multiples études, mais aucun modèle stable de noyau schizophrénique n'a pu être décrit. On trouve des perturbations lexicales ou syntaxiques communes, mais chaque malade réinvente son code. Avec des références diverses, nous trouvons les travaux de Irrigaray, Ducrot, Austin, Dubois, Osgood, Pavlov, Skinner... Un important travail de bilan avait été réalisé sur ce thème en 1966 par Lantéri- Laura (1966). Nous retrouvons d'ailleurs le même auteur avec d'autres, sur le même thème en 1994 (Lantéri-Laura; Khaiat & Tevissen, 1994).

Les travaux ont porté sur les néologismes, à la suite de Snell (1852/1980), puis Tanzi (1904/1982), Ségla (1892) et, au XXe siècle, les travaux inaugurés par Chaslin (1912) et Cenac (1925). Nous trouvons à la suite des travaux sur les troubles syntaxiques depuis l'agrammatisme de Hussmaul, l'akataphasie puis la skizophasie de Kraepelin; le paragrammatisme de Bleuler, ou enfin les barrages de Guiraud. Il y a aussi les travaux sur la glossolalie et la glossomanie, qui vont jusqu'aux pseudos glossolalies de Bobon (1947/1988), puis toute une série de travaux à la suite des controverses entre White et Eisenson sur l'archaïsme, travaux sur les troubles du comportement verbal, les analyses de contenus ou l'étude des paralangages.

En ce qui concerne la schizophrénie, les études s'appuient sur l'hypothèse des anomalies linguistiques comme révélatrices des anomalies de pensée. Depuis Bleuler, les travaux se sont poursuivis avec des auteurs comme Chapman ou Goldstein. Kassin expliquera « certains termes employés par les schizophrènes n'ont de valeur que par référence à des expériences personnelles : les catégories constituées résultant d'une analogie physiologique ou expérimentale, mais non pas conceptuelle » (Boyer, 1981, p. 66). Cette constatation va se retrouver dans les compte-rendus cliniques de Kanner. Nous verrons qu'elle illustre cette inscription spécifique du psychotique et de l'autiste dans le langage. Restera le débat entre Chaïka et Fromkin sur l'approche linguistique des troubles, à partir du débat sur la dimension de trouble de la pensée ou de trouble purement langagier. Nous pouvons dire actuellement que tous ces travaux n'ont pas produit à ce jour de résultats exploitables, même s'ils ont contribué à ouvrir le débat. Des chercheurs ont poursuivi néanmoins cette voie, comme Luce Irigaray sur la schizophrénie ou la linguiste Monique Thurin.

Cela n'épuise pas le débat sur la signification, qui finalement est effet de socialisation, c'est-à-dire de la possibilité de partager du sens. Mais il est intéressant de noter la fréquence, chez l'enfant autiste, de la reprise sans modification d'un énoncé entendu, y compris dans un contexte cohérent quant à son objet (Grollier, 2007). Déficit d'usage du code ou impossible investissement subjectif dans la loi du langage ? En l'absence de preuve sur la cause, seules les réponses apportées par l'entourage

ou le soignant devraient nous donner une piste, sauf à revenir au constat fait par Baghdadli:

Nos principaux résultats confirment la diversité des pratiques, soulignent le manque de données publiées sur l'efficacité des interventions (en particulier les stratégies institutionnelles les plus habituelles en France) et indiquent qu'aucun algorithme thérapeutique ou éducatif simple ne peut, pour le moment, être proposé faute de données empiriques suffisantes. (Baghdadli, Noyer & Aussilloux, 2007, p. 2).

Il est intéressant de noter d'ailleurs que ce débat se retrouve au niveau de la question de l'acquisition du langage par l'enfant. Sans revenir outre mesure sur les différends entre Pichon, Piaget et Wallon (Grollier, 2010) et la question de la prééminence de la pensée, de l'acte ou du langage; c'est quand même dans la foulée de Pichon clinicien que l'intérêt s'est centré, dès les années 1930, d'abord sur l'allocutaire (Pichon, 1953), c'est-à-dire le partenaire qui introduit la langue dans la rencontre avec l'enfant (la « personne secourable » pour Freud, (Freud, 1979, p. 376). Puis sur *vagissement* et *lallation*, le premier sans aucune signification linguistique, la seconde comme essais qui n'ont pas de signification proprement linguistique. Pichon s'intéresse particulièrement à la lallation avec sa dimension de jouissance de l'organe et de répercussion des chantonnements adultes. Il insiste sur l'invention à l'œuvre chez chaque petit sujet et l'importance de la mélodie. C'est évidemment la question qui est traitée de façon contemporaine par les linguistes avec la prosodie, mais Pichon étant psychanalyste, ce qu'il met en avant du corps y trouve tout son poids. Lacan, sur ce point, en a tiré la notion du grand Autre et de la langue comme jouissance première et privée du langage.

Évidemment, cela s'oppose à des prises de position plus radicales, comme celle de Quine : «Le langage s'apprend ou s'acquiert par le montage d'une série indéfinie de reflexes conditionnés mettant en jeu les organes de la phonation en réponse à des excitations sensorielles » (Quine, 1962, p. 141).

Quine est un « continuiste » au sens de Largeault (Largeault, 1994), critique foncier de la notion de signification, mais nous voyons là le repli sur une adéquation à l'environnement et ses stimuli, et la mise à l'écart de la question de la création dans le langage.

Les auteurs pragmatiques qui suivront appuieront donc du côté de la rééducation. Evidemment, la linguistique s'est diversifiée malgré ces positions tranchées. Austin (1970) a remodelé le pragmatisme, ainsi que Searle qui proposait que parler une langue, c'est « s'engager dans une forme de conduite gouvernée par des règles » (Searle, 1972, p. 48). Le rapport de l'énoncé à l'acte s'y trouvait néanmoins rappelé, fondant même en partie la thèse d'Austin (1970).

Devant ces difficultés, les chercheurs font des choix, comme par exemple Thibault (2011, p. 262) qui, à propos de l'apprentissage et des troubles du langage chez l'enfant, propose : «Ce sont bien les interactions comportementales et nécessairement affectives qui renforcent la dimension sémantique du langage (mais aussi celle du domaine non verbal, gestuel et de la mimique) ainsi que la dimension pragmatique ».

De fait, avec cette orientation le mystère reste entier, mais ils apprendraient par mise en connexion physiologique, ou par décision !

Lacan

Le langage avec Lacan est la condition du sujet, appareil qui articule la jouissance, Lacan énonçant : « d'appareil, il n'y en a pas d'autre que le langage » (Lacan, 1975/1975a, p. 52).

La jouissance est ce qui témoigne du vivant dans le corps, qui se manifeste sans cesse et que Freud a notamment articulé dans la pulsion (qui est déjà une construction). Ainsi, si Lacan remarque que pour le bébé il y a présence du monde, un monde qui l'excite, avec le surgissement du langage, la pensée se structure et dans l'après-coup fait, par le biais du refoulement, consister un monde que le sujet peut penser. Lacan s'intéressera, notamment, à cette question du cri et au surgissement des mots comme traitement de ce qui se manifeste. Dans son séminaire de 1959 sur *l'Éthique de la psychanalyse*, il reprend ces passages sur la chose qui précède l'objet, et sur le cri dans *l'Entwurf* dont il dit « ce cri, dirai-je, nous n'en avons pas besoin » (Lacan, 1986, p. 68).

Lacan prenant la voie des mots dans leur origine de *motus*, il en retire cette position freudienne: nous ne savons rien d'autre, que ce discours. Ce qui vient à la conscience, « c'est la perception de ce discours, et rien d'autre, c'est là exactement sa pensée » (Lacan, 1986, p. 68), dit-il.

Ainsi, se soutient toujours dans la clinique cette inscription nécessaire du sujet dans le langage par un signifiant qui l'épingle (appelé alors « signifiant maître »), aliénation nécessaire à un usage possible du langage. Le sujet alors n'est que ce qui surgit dans l'articulation du S1 avec un autre signifiant, cette construction S1-S2 formant la base de ce que Lacan nommera discours, autrement dit la base d'un lien social que Lacan n'établit pas dans une intersubjectivité.

Nous rentrons, avec Lacan, dans la dimension de la langue où, après un passage singulier et primitif par ce que Lacan appelle la lalangue, va pouvoir émerger une parole. Ainsi dira-t-il « Il n'y a que des supports multiples du langage qui s'appellent lalangue, et ce qu'il faudrait bien, c'est que l'analyse arrive par une supposition, arrive à défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole » (Lacan, 1977, s/p.). Le lien ainsi est celui de l'apprentissage d'une langue entre autres pour un sujet qui devient pour lui la *lalangue*, lieu de toutes les équivoques possibles, mais aussi de toutes les créations.

Toute pensée pour Lacan est constitutive du champ du langage, ce qui le situe plutôt dans la lignée de Benveniste en ce qui concerne les références linguistiques. « Il n'y a pas de pensée qui ne fonctionne comme la parole, qui n'appartienne au champ du langage » (Lacan, 1974, p. 3).

Nous avons vu que, pour les courants anglo-saxons, y compris en partie la grammaire générative de Chomsky, le langage est voie d'accès à l'esprit du locuteur qui est attendu comme cause cachée. La pensée y est supposée comme usant du langage comme d'un outil, alors qu'avec Lacan le langage est consubstantif du sujet et de la pensée qu'il exprime. C'est donc en articulant cette langue dite maternelle que le sujet produit la parole que Lacan prend comme pouvant être un acte d'énonciation qui emporte la présence du sujet dans sa production même. Lacan s'intéresse ainsi à un sujet de

l'énonciation.

Lacan tend à instituer une *linguisterie* (comme il le dit plusieurs fois) qui s'éloigne peu à peu de la linguistique, une science du signifiant plutôt que de la signification, centrée alors sur le *parlêtre*, pour une « théorie qui seule peut rendre compte de ce qui dans la parole résiste à la linguistique » comme l'écrit N. Kress-Rozen (1981, p. 161).

Nous en arrivons à ces deux phrases, reprises plusieurs fois et dont la forme aboutie se trouve dans le texte *L'étourdit*:

Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. Cet énoncé, qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tel: le subjonctif dont se module son sujet, en témoignant (Lacan, 2001, p. 449).

Le dire comme trace du sujet se trouve subverti par ce qui est dit en tant que c'est entendu. Comment ne pas penser là à la conversation de Lacan avec le Dr Cramer durant la conférence sur le symptôme à Genève en 1975? (Lacan, 1985). A la suite de la conférence, Cramer reprend la question du côté de l'enfant, le « encore faut-il que l'enfant l'entende » à propos de la mère. Pour Lacan, entendre fait partie de la parole, il précise « Que vous souleviez la question qu'il y ait des êtres qui n'entendent rien est suggestif certes, mais difficile à imaginer » (Lacan, 1985, p. 18). Cramer avance alors la question des enfants autistes et Lacan (1985, p. 18) répond:

Comme le nom l'indique, les autistes s'entendent eux-mêmes. Ils entendent beaucoup de choses. Cela débouche même normalement sur l'hallucination, et l'hallucination a toujours un caractère plus ou moins vocal. Tous les autistes n'entendent pas des voix, mais ils articulent beaucoup de choses, et ce qu'ils articulent, il s'agit justement de voir d'où ils l'ont entendu.

Donc nous avons une approche de la clinique des enfants autistes autour d'un rapport singulier à la voix de l'Autre, c'est-à-dire le lieu d'origine des signifiants, qui s'incarne habituellement dans la mère et les divers objets partenaires de l'enfant. La question étant ici, comme le dit Lacan, de voir d'où ils ont entendu ce qu'ils nous produisent. C'est là en lien avec la clinique même de Kanner qui cherche d'où viennent les énoncés étonnants des autistes.

Alors quand Cramer dit qu'ils n'arrivent pas à nous entendre, Lacan (1985, p. 20) corrige : « Mais c'est tout à fait autre chose. Ils n'arrivent pas à entendre ce que vous avez à leur dire en tant que vous vous en occupez ».

C'est donc directement la place de partenaire, que suppose une énonciation de celui qui veut s'occuper de l'enfant, qui ne peut trouver d'adresse. Et quand Cramer explique que pour lui leur langage est fermé, Lacan reprend (1985 p. 20): « C'est bien justement ce qui fait que nous ne les entendons pas. C'est qu'ils ne vous entendent pas. Mais enfin, il y a sûrement quelque chose à leur dire ».

Lacan nous oriente donc vers les conditions nécessaires pour un dire qui emporte la place du sujet autiste sans le viser dans une interlocution qui supporterait notre demande. Et Lacan, qui soutient sa position sur l'humain comme être de langage, fait pour le langage dans son humanité même, va insister sur la question des autistes :

Il s'agit de savoir pourquoi il y a quelque chose chez l'autiste, ou chez celui qu'on appelle schizophrène, qui se gèle, si on peut dire. Mais, vous ne pouvez dire qu'il ne parle pas. Que vous ayez de la peine à entendre, à donner sa portée à ce qu'ils disent, n'empêche pas que ce sont des personnages finalement plutôt verbeux. (Lacan, 1985, p. 20).

Avec Lacan, nous avons donc un point qui fait obstacle à la parole, quelque chose qui se gèle, et ce qu'ils produisent dans la langue est difficilement recevable car non articulé comme énonciation qui nous soit adressée, dont nous soyons partenaires. Que ce soit le S1 qui fait accroche du sujet dans l'appareillage du langage (comme nous l'avons vu) est une des hypo- thèses privilégiées dans le champ freudien. Où plutôt même une pétrification dans le S1 qui reste alors sans possible liaison dans un S2.

C'est une des propositions de Rosine et Robert Lefort, qui ont représenté depuis leur participation au séminaire de Lacan un courant important de l'accueil des enfants autistes et psychotiques dans la suite de Lacan. Cette conception s'appuie sur la construction du cri chez l'enfant, première élaboration sonore de l'enfant, qui doit rencontrer dans la réponse de l'Autre, l'Autre maternel, sa transformation en appel. Cette transformation fait du cri dans l'après-coup, un S1 articulé au S2 de sa réponse.

Lacan, déjà interpellé du côté du cri lors de la conférence sur le symptôme avait dit « Freud parle du cri à un moment. Il faudrait que je vous le retrouve. Il parle du cri, mais cela tombe à plat. » (Lacan, 1985, p. 20). Il fait là référence au passage de *l'Esquisse* dont nous avons parlé plus avant. Il reprendra aussi cette réflexion dans son séminaire pour retravailler le cri.

Un objet pulsionnel la voix ! De la voix à la parole

La voix n'est pas seulement le son vocalisé permettant de supporter une communication, cela reste quelque chose de proprement humain, quelque chose que nous pouvons discriminer comme signe d'une présence humaine. C'est ainsi que, renonçant pour l'instant à la constitution d'un outil de vocalisation qui conduit systématiquement à une voix déshumanisée, les promoteurs des machines « parlantes » préfèrent utiliser des voix humaines préenregistrées. L'effet en reste néanmoins bien déroutant et peu satisfaisant. Avec la voix, surgit le concept de présence humaine, puis la notion de langage humain, cet élément si spécifique dans l'univers des langages. Et pourtant, certains enfants ont des difficultés avec la voix, la supportant mal ou n'en faisant que peu de cas. De là, leur accès au langage devient souvent problématique, mais pas toujours impossible.

De même, d'autres sujets, tyrannisés par le signifiant au sein du langage, l'entendent retentir

comme voix à leurs oreilles, une voix autre, difficilement situable la plupart du temps. La voix renferme ainsi un indice de la singularité du petit sujet qui fait qu'un parent peut reconnaître la voix de son nourrisson parmi d'autres. G. Konopczynski (2005, p. 40) nous indique ainsi à propos des mères :

elles identifient leur propre nourrisson sur des enregistrements regroupant des bébés ayant le même âge et pleurant pour les mêmes raisons car ces pleurs contiennent également des indices personnels que l'enfant va garder toute sa vie, avec certes des changements de certaines caractéristiques (mue).

Il va d'ailleurs rapidement moduler cette voix pour converser avec son partenaire, comme le montre le même auteur. Car si la voix est d'abord le premier ancrage du petit être dans sa communauté à travers un partenaire secourable, comme l'écrit Freud dans son *Esquisse d'une psychologie scientifique* (1979), c'est dans sa mélodie qu'il donne ce que l'on repère comme prosodie. Cette prosodie qui donne tant d'indications est parmi les principaux éléments perçus par le fœtus, ce qui tendrait à expliquer comment l'enfant, à sa naissance, repère sa langue maternelle et s'y inscrit.

Mais pour ouvrir sur ce support si spécifique qu'est le mot dans sa dimension signifiante, c'est-à-dire articulé dans la structure, il faut que de la prosodie, dans le champ sonore, l'enfant en passe par l'articulation signifiante qui ouvre à la structure du langage humain. C'est l'ouverture sur laquelle insiste Freud dans son exemple du *fort-da* (Freud, 1985a). D'ailleurs, nous avons appris de Jones (2006) que Freud avait suivi avec intérêt le cours de Brucke sur la physiologie de la voix et du langage. Néanmoins, Freud ne va pas jusqu'à inscrire la voix parmi les objets pulsionnels.

Pourtant, la pulsion chez Freud est une réponse à l'intrication du corps et du sujet s'inscrivant dans un partenariat avec l'objet suivant une dynamique qui cerne une perte potentielle, au-delà du besoin, en se centrant sur un objet spécifique qui permet l'élaboration d'un circuit. Ces objets furent d'abord trois, le sein, l'excrément, et même le phallus, auxquels il ajouta deux sous catégories, l'argent et l'enfant, objets venant répondre à la dimension de la perte dans le rapport du petit être au monde. A ces pulsions orale, anale et génitale, censées conduire l'enfant vers une forme de civilisation du corps, Lacan a ajouté au moins deux objets et donc deux pulsions (tout en mettant en question le statut du phallus, et en interrogeant cette hypothèse de la pulsion « génitale » !). Il s'agit de la pulsion scopique avec l'objet regard, et de celle qui nous intéresse ici, la pulsion invocante avec l'objet voix (Lacan, 1963-1964/1973).

En effet, pour Lacan, appeler, se faire appeler, inscrit le petit être dans la communauté au moins autant que manger et se faire manger, ou les autres versions de la pulsion. Déjà, dans son séminaire sur *les écrits techniques de Freud* (Lacan, 1953-1954/1975B), Lacan recevant le cas du petit Robert amené par Rosine Lefort considère que ce petit « hyperactif » s'intéresse aux deux mots qui paraissent l'appareiller (« madame » et « loup »). « Le loup », c'est le cri qui surgit dès que l'enfant se trouve en difficulté, y compris devant sa propre image. Mais ce cri disparaîtra, suite aux interprétations de Rosine

Lefort, cela dans une véritable cérémonie de baptême dans laquelle l'enfant s'appropriera le prénom Robert.

À entendre le récit de ce cas, Lacan précisera que le mot « loup » ne désigne rien ni personne a priori, mais « n'importe quoi en tant que ça peut être nommé ». C'est l'exemple d'une parole réduite à son trognon, mais trognon absolument nécessaire à l'instauration d'un dialogue, pour peu qu'on permette à l'enfant de l'instrumentaliser. De « madame » il est moins question, surtout que c'est un « maman » qui surgit, à un moment donné, quand l'enfant, voulant s'enfuir, se trouve devant le vide de l'escalier. Du vide il va passer à la perte et donc à une tentative de castration réelle, sans conséquence sur son corps heureusement. Mais de cette irruption de la faille, du trou, va pouvoir se développer un réel travail analytique qui va tenter de donner à cette perte quelque chose qui vaille comme pulsion, circuit, et qui permette de définir des objets nouveaux.

Le cas est rapporté dans le séminaire, mais a été repris et développé à partir des notes de Rosine Lefort dans *Les structures de la psychose* (Lefort & Lefort, 1988). Entre la voix primordiale et le signifiant, il y a donc possibilité de tels trognons qui inscrivent à leur façon le sujet dans un certain rapport au signifiant. Sans entrer spécifiquement dans les apports de Lacan, et notamment ses travaux sur l'aliénation, nous avons là la trace de ce qui fait la voie de la voix, chemin vers le signifiant. J-A. Miller précise (dans sa lecture du séminaire *d'un autre à l'Autre*) que dans cet ajout le regard et la voix « sont plutôt des objets en rapport avec le désir » (Miller, s.d.a., p. 66), alors que le sein et l'objet anal sont des objets en lien avec la demande. Il le déduit de ce qu'avance Lacan : « Nous sommes ici forcés de supposer regard et voix déjà construits ». Puis c'est le caractère indirect des deux derniers, accrochés à la demande de deux façons différentes. « Le premier, le sein, c'est la demande faite à l'Autre, alors que l'objet anal s'inscrit dans la construction de Lacan – qui n'est pas répétée ici – comme la demande qui provient de l'Autre » (Miller, s.d.a., p. 65).

Dans son travail intitulé *Lacan et la voix*, Miller (1994) pousse la construction. Et notamment cette remarque surprenante à priori : « Cela suffit déjà pour, en aperçu, marquer que la voix comme objet a n'appartient nullement au registre sonore » (Miller, 1994, p. 31). Il précise plus loin :

Si la voix comme objet a n'appartient nullement au registre sonore, il n'empêche que les considérations qui peuvent être faites sur la voix à partir du son en tant que distinct du sens, par exemple, ou sur toutes les modalités, tic, l'intonation, ne peuvent s'inscrire dans la perspective de Lacan qu'à s'ordonner à la fonction de la voix, si je puis dire, comme aphone. C'est là sans doute un paradoxe, mais qui tient à ce que les objets dits a ne s'accordent au sujet du signifiant qu'à perdre toute substantialité, qu'à la condition d'être centrés par un vide qui est celui de la castration (Miller, s.d.a., p. 31).

Il s'agit ici de répondre de ce que Pichon avait rencontré avec son intérêt pour la lallation (dont Lacan dira que ce terme l'a inspiré pour produire son néologisme de « lalangue »). Miller précise alors

que « Je dirai que l'instance de la voix mérite de s'inscrire en troisième entre la fonction de la parole et le champ du langage » (Miller, s.d.a., p. 32). Ce qu'avance J-A. Miller, c'est cette fonction si particulière de l'objet voix de n'être témoin que d'une singularité sans en dire quoi que ce soit:

Si l'on pose que l'on ne peut parler sans voix, rien qu'à dire cela, on peut inscrire au registre de la voix ce qui fait résidu, reste de la soustraction de la signification au signifiant. Et on peut au premier abord définir la voix comme tout ce qui, du signifiant, ne concourt pas à l'effet de signification (Miller, s.d.a., p. 32).

Cela conduit à donner un intérêt important à cet objet dans le cas du *parlêtre* autiste.

À cet égard, la voix, dans l'usage très spécial que Lacan fait de ce mot, est sans doute une fonction du signifiant – ou mieux, de la chaîne signifiante en tant que telle. « En tant que telle », cela implique que ce n'est pas uniquement la chaîne signifiante en tant que parlée et entendue, ce peut être aussi bien en tant qu'écrite et lue. Le point crucial de cette voix, c'est que la production d'une chaîne signifiante – je le dis dans les termes mêmes de Lacan – n'est pas liée à tel ou tel organe des sens, ou à tel ou tel registre sensoriel (Miller, s.d.a., p. 32).

Ainsi la voix comme objet sera la voix de l'Autre et Miller de terminer ainsi : « A cet égard, la voix, c'est la partie de la chaîne signifiante inassumable par le sujet comme « je », et qui est subjectivement assignée à l'Autre » (Miller, s.d.a., p. 33).

Que la voix soit un objet du désir, qu'introduit la présence de l'Autre, nécessite que cette présence soit supportable au *parlêtre*, ce dont les échanges de prosodie au pied du berceau, accompagnée de jubilations partagées, témoigne. Sauf que nous avons vu que le petit *parlêtre* autiste n'y participe pas, ou le moins possible. Forclusion d'un désir de l'Autre avant même qu'il puisse offrir un support où le petit *parlêtre* pourrait inscrire sa potentielle place de sujet. Au point que l'apprentissage du langage se ferait alors sans que cela vienne supporter la circulation des jouissances.

L'enfant à risque autistique, par exemple, déploie une résistance étonnante à traiter et à reconnaître la voix. La voix, comme les autres objets pulsionnels, se trouve en effet, inscrits au cœur de l'écart qu'ils creusent, par leur existence, vis-à-vis de l'Autre. Ils fondent ainsi l'idée de limite, de frontière. Des auteurs comme Sauret considère que pour l'autiste cet Autre serait, quand il ne s'en défend pas, la place imaginaire de cette personne secourable (le prochain) privée de sa voix et donc de l'accès symbolique. C'est alors par le truchement de ces objets qui font signe du réel de cette présence de l'Autre que pourrait se régler un sujet autiste.

En suivant le commentaire de Lacan qui qualifiait l'autiste de « verbeux », Maleval, de son côté, précise que ce verbiage « semble avoir pour fonction d'étouffer et de contenir une voix dont il craint la manifestation » (Maleval, 2007, p. 131). Si l'autiste n'est pas fermé à la voix en tant que sonore, il n'a

pas pu « l'incorporer », en faire un objet du désir de l'Autre. Un certain nombre de recherches, dont celle de Gervais et ses collaborateurs (Gervais et al., 2004), vont dans le même sens en démontrant que l'autiste ne discrimine pas la voix humaine d'autres manifestations sonores : pour l'autiste, la voix est coupée du signifiant, hors sens, un bruit comme un autre, elle n'est pas signe de la présence de l'autre, au sens d'un semblable. Cet objet pulsionnel, qui ne peut consister sans l'Autre, conduit le sujet à s'en passer tant qu'il peut. En effet, au même titre que le regard est prélevé chez l'Autre, et de manière encore plus explicite, la voix est d'abord reçue de l'Autre. bercé par les vibrations de la voix, baigné dans les sons maternels, le petit être est happé par la voix humaine qui, déjà, le désigne, là où il n'est pas encore. C'est explicitement ce que l'autiste refuse. Ainsi, pour Maleval (2007, p. 130), « rien n'angoisse plus l'autiste que l'objet vocal ».

Nous saisissons à partir de là que les autres objets de la pulsion (oral et anal notamment), traces de ce corps en ses limites et orifices, ne peuvent s'inscrire non plus, en l'absence d'un circuit possible pour les articuler, logique symbolique nécessaire. Leur existence réelle laisse le sujet dans une certaine détresse pour leur traitement. C'est en cela que l'autisme n'est pas un auto-érotisme.

Dans sa réflexion, Lacan a poursuivi son apport à la question des discours comme modalité du lien social, mais bien évidemment, dans la schizophrénie et l'autisme, nous sommes hors discours, même si le sujet qui vire à la paranoïa, à l'aide notamment du délire, tente de forger un semblant de discours qui fasse un lien possible. J.-A. Miller, dans un article sur ce qu'il nomme « Clinique Ironique », spécifie avec Lacan cette singularité du schizophrène : il ne se défend pas du réel au moyen du symbolique, plus précisément : « il ne se défend pas du réel par le langage, parce que pour lui le symbolique est réel » (Miller, 1993, p. 7).

Ainsi, Miller montre la pente ironique du schizophrène. Pour lui, elle est en somme une tentative de dire quelque chose du monde, dire que l'Autre n'existe pas, que le lien social est en son fond une escroquerie. Miller poursuit : « Dans la perspective schizophrénique, le mot n'est pas le meurtre de la chose, il est la chose » (Miller, 1993, p. 9). Ce qui fait néanmoins l'ancrage de la psychose dans le monde, c'est d'être sûr de « la chose », au sens freudien. Et nous pouvons en voir les déclinaisons entre mélancolie, paranoïa et schizophrénie. Nous comprenons bien avec ces éléments pourquoi dès ses premiers travaux, Kanner rapprocha l'autisme infantile de la schizophrénie, mais finalement sans l'y inclure, et le choix même de la dénomination.

Kanner

Avec Kanner, l'autiste parle, mais... Kanner fit sa première étude sur 11 cas (Kanner, 1983) aux particularités fascinantes écrit-il. La dimension de fascination est, en effet, très liée à l'observation de ces enfants, qui dans le texte paraissent aperçus depuis un autre univers, décrits dans leur coquille, habités de manies, présentant des rituels verbaux sans sens apparent. Ceux qui parlaient ne le faisaient pas, manifestement, dans un sens de communication. Cette voie, induite par l'absence d'un discours qui fasse lien, a ouvert à une clinique riche mais limitée dans son action. La réflexion s'y porte sur la

problématique des impasses du symbolique en jeu. Un autre texte de Kanner (Druel-Salmane & Sauvagnat, 2002) nous montre une recherche plus centrée sur les énoncés des enfants, qui semblent lui permettre de saisir quelque chose de ce qui fait empêchement à l'établissement d'un lien social chez l'enfant autiste. Voyons les propositions de Kanner que l'on trouve, dans ce texte, articulées autour de cas.

Kanner ne note pas de différences entre les autistes muets et les autistes qui produisent des énoncés du point de vue de l'utilisation du langage. « Le langage lorsqu'il est présent, ne semblait pas pendant des années, servir à communiquer du sens à autrui » (Druel-Salmane & Sauvagnat, 2002, p. 195). C'est donc ici la fonction de communication, de sens commun, qui paraît être en cause : pas de production d'une signification recevable. En revanche, Kanner note une fonction étonnante, l'usage en répétition d'un énoncé, aussi court soit-il, en association avec un événement. Il donne l'exemple d'un « oui », associé au fait d'être porté sur les épaules ; ce qui peut provoquer un quiproquo, malentendu dans la tentative de compréhension de celui qui se veut récepteur d'un énoncé.

Si Kanner là encore reprend sa remarque sur la grande ressemblance avec la schizophrénie, il s'intéresse spécialement aux particularités du langage. Il note ainsi le mutisme de 8 sur les 23 enfants, interrompu par l'émission de ce qu'il nomme « phrase intégrale » dans des situations d'urgences. Puis, l'utilisation de la négation verbale simple comme protection magique face au déplaisir. La quasi-surdité, qu'il qualifie d'inaccessibilité égocentrique. La répétition écholalique là encore de phrases intégrales. L'inversion pronominale, c'est-à-dire le locuteur en « tu » et le récepteur en « je » (si tant est que l'on puisse user de ces deux référents). Enfin, un type particulier de phrase qu'il nomme « phrase hors situation ».

Ces phrases paraissent décalées quant à leur signification, mais elles ont un sens précis que Kanner retrouve avec le temps. Ce sens est associé à une situation et est répété avec le retour de la situation, pour parfois glisser vers des situations associées ou des objets associés. De fait, Kanner note des phrases, « phrases complètes » en ce sens qu'elles sont toujours utilisées avec la même construction, associée à un événement. En ce sens, nous pouvons penser que ces phrases sont « holophrases », et même pourraient être qualifiées de signifiant isolé (car ne rentrant pas en association avec un autre signifiant). L'exemple type est l'ensemble « ne jette pas le chien du balcon » dont la famille rapporte à Kanner que l'enfant utilise d'abord pour chaque situation où il doit jeter quelque chose. Cela conduit l'auditeur à relier cet énoncé à des remontrances autoadressées, puis à toutes les réprimandes. De même, l'ensemble « Peter mangeur » associé à la rencontre avec une casserole. Kanner peut reconstruire l'histoire de ces associations, dans le premier cas par une intervention virulente de la mère, agacée du fait que l'enfant balance son « doudou- chien » par la fenêtre ; dans le second par le fait que la mère, en faisant la cuisine, chantonnait cette comptine pour maintenir au calme l'enfant.

Kanner nous fournit ainsi un certain nombre d'exemples d'associations, où un énoncé fonctionne comme ponctuation d'un événement. Il y a là tentative de traitement de la réalité, tentative d'une articulation, d'une séparation, autrement dit une tentative de symbolisation primitive, qui ne parvient

pas à s'écarter de l'événement par impossibilité à se combiner dans le langage. Nous retrouvons de telles situations dans notre clinique. Ainsi Georges, rencontré à l'hôpital de jour, enfermé dans le travail sans fin de laisser tomber rythmiquement des cailloux sur le sol, ne peut supporter une présence trop proche. Au-delà de quelques cris et mimiques, il peut alors lancer un « je te laisse ! » visant la réalisation de notre disparition de son environnement. Il y a là déjà une tentative d'usage de cet ensemble signifiant dans une certaine anticipation. Mais, il ne s'agit pas d'une interlocution qui s'adresserait. D'ailleurs, l'inversion pronominale, déjà notée par Kanner, illustre le fait qu'il s'agit de la récupération de cet ensemble à partir de l'association à un événement et non d'une énonciation articulée. Ainsi, lors de tous ses départs de l'institution, Georges prononçait un « au revoir Georges » qui scandait le changement induit dans le monde par son départ.

Un autre type d'association, repérée par Kanner, porte sur la désignation même du sujet ou de ses partenaires. L'exemple de « Blum », par exemple, est celui de la saisie d'une partie qualifiante pour cet usage. Partant de la réception insistante d'une publicité « Blum dit la vérité », l'enfant à qui il est demandé de dire la vérité et qui s'y conforme, se nomme alors lui-même Blum. Le même effort désignatif, usant d'une partie sans préjuger d'une valeur quelconque, est utilisé pour les partenaires. Le seul élément déterminant est l'association d'un élément et de l'objet qui est repéré par le sujet. Ainsi l'exemple de « 55 » (âge entendu) pour la grand-mère, qui en plus introduit une valeur discriminante entre les grands-mères, effort supplémentaire de l'enfant pour organiser le monde.

Mais, c'est aussi le cas avec l'exemple « hexagone » pour la réponse six, ou encore « Annette et Cécile » pour désigner des couleurs. Nous voyons ici l'influence de l'empreinte dans ces derniers cas, puisque c'est la première association repérée qui vaut dans la suite. Enfin, nous avons aussi le cas de « cuit comme à la maison » pour désigner une corbeille à pain, usage qui finit par se généraliser à toute corbeille rencontrée.

Cela est en contradiction avec ce que les linguistes pointent sur l'acquisition du langage. L'énoncé est ici lié à un événement marquant et se répète pour traiter d'autres événements, avec des possibilités d'extensions métonymiques.

Nous pouvons évoquer l'attitude de Benoît, qui à l'hôpital de jour se réfère sans cesse à la « Mégane rouge » pour désigner tout moyen de transport. Il entreprit un long travail de récupération et d'accumulation d'enjoliveurs, puis de classement pour réduire l'entassement, ce qui lui permit de différencier les véhicules. Il y a la mise en évidence du travail de ces sujets pour établir un usage symbolique du monde qui permettrait un minimum d'écart, travail symbolique qui aille plus loin que le simple battement que mettent en jeu dans une première tentative la plupart de ces enfants (jeux avec le corps, avec des objets, avec les boutons, etc.).

Nous pouvons en effet penser que, à défaut d'un écart possible, à défaut de ce battement, l'univers devient trop plein et ne laisse pas de place où loger le sujet, d'où ces tentatives désespérées de creuser, traverser alors le monde de façon catastrophique. Nous retrouvons là, la question rappelée par Lacan sur le vide nécessaire à la création, Lacan notant que ce problème est, notamment, abordé

dans la Bible dans la notion de « tsin-tsoum », mouvement de repli sur soi d'un Dieu omniprésent d'étendue infinie, afin de laisser un espace vide nécessaire à la création.

Cela interroge la dimension d'appel; ainsi Georges, lorsqu'il ne va pas bien, qu'il éprouve une souffrance dans son corps, hurle soit « maman », soit « Isabelle » (prénom de l'infirmière qui l'a accueilli et s'est mise à sa disposition dans l'institution), mais sans que l'arrivée de celle qui incarne ce nom dans notre monde ne produise le moindre arrêt de ce cri. Ainsi, jamais ce cri ne peut être transformé en appel par notre présence, ce qui permettrait de l'articuler par la médiation d'un autre corps partenaire, lié par le langage. Pas d'incarnation d'un Autre possible dans ce moment de détresse, pas de désir pour le *parlêtre*.

Si nous reprenons l'ensemble de ces données, nous voyons que ce que Kanner appelle « phrase complète » est un représentant sonore associé à son référent, mais d'une façon figée, non articulable, car chacun des éléments a la même consistance. Ce n'est donc pas encore un S1, car figé dans une association sans écart qui introduirait la différence, qui permettrait une inscription de la part sonore dans le battement de la constitution d'un énoncé. Il s'agit là d'un objet du monde traité comme un autre.

Si nous prenons l'exemple de « ne jette pas le chien par la fenêtre », ou même « je te laisse », nous voyons comment il s'agit d'un traitement de la jouissance dans le monde, de la même façon que celle dont l'enfant peut user avec un objet, condensateur de jouissance, tel que le propose Éric Laurent (1997). Dans l'exemple « je te laisse » l'énoncé holophrasique s'interpose comme objet face à cette présence problématique. L'enfant peut utiliser de la même manière un objet pour s'interposer face à un autre objet menaçant (un crayon balancé devant les yeux de celui qui est là, et qui le regarde). Il s'agit donc là pour nous de tenter de détourner cet usage pour introduire une rupture qui crée une petite différence permettant la mise en œuvre de l'association. Nous voyons combien l'enfant tente de s'y inscrire. L'exemple du glissement de « cuit comme à la maison » d'un objet spécifique (corbeille à pain) à l'ensemble de la famille (corbeille) est de ce type.

Mais si cette « phrase complète » arrive à s'inscrire dans un battement où l'articulation est possible, cela l'inscrirait comme un S1 pris dans son accrochage réel à son référent; l'un pouvant valoir pour l'autre, le mot valant pour la chose. L'articulation qui peut se produire est ainsi marquée de bizarrerie dans sa réception comme message, S1 articulé à son poids de réel, qui donne ces énoncés du type « Cécile plus Anne donne du violet ». Cette énonciation produit ainsi l'inscription du sujet dans un battement réel.

Nous voyons que ce qui se fige, ou se gèle, comme le proposait Lacan, est la difficulté d'articulation du premier support symbolique dans ce qui pourrait devenir signifiant dans l'après-coup d'une mise en série. Nous visons alors que ces représentants deviennent des S1 par leur articulation à un S2 qui produise à la fois un savoir et emporte alors cet espace de battement qui représenterait le sujet dans le monde.

Pour ces sujets leur désignation reste problématique, leur être pouvant se trouver sous le coup

du « tu » qui les interpelle. Insupportable présence d'un désir qui ferait consister l'Autre énigmatique. Nous voyons, dans l'exemple de la désignation de son être par « Blum », combien il s'agit là de la saisie, dans une partie d'un énoncé sonore, d'un bout qui s'appuie sur un reste qui s'inscrit dans les énoncés des parents. Les parents mettant en question la vérité à son propos, sa réponse est l'usage de la partie désignative de cet autre énoncé répété dans son être pour la télévision, « Blum dit la vérité ». C'est donc plus un écho qui lui revient devant le surgissement de « vérité », qu'une véritable désignation.

A. Di Ciaccia insiste : l'autiste est aussi dans le langage, mais pas dans le discours. Donc sans possibilités de se débrouiller des liens sociaux qui s'instaurent entre les êtres parlants (Di Ciaccia, 2005). Ainsi, là encore, la parole n'est plus que jouissance intrusive. L'enfant autiste a ainsi affaire au UN tout seul de la jouissance. Il y a alors un monde régi par la structure élémentaire du symbolique et il s'agit pour le sujet de produire une régulation minimale de la jouissance, par la répétition sans chute, sans conclusion.

Pour Di Ciaccia, dans l'autisme non seulement le symbolique est réel, mais l'imaginaire aussi. La question que tire Di Ciaccia de l'enseignement de Lacan et de l'expérience des institutions qui se sont intéressées aux autistes est de trouver « des modalités de se faire partenaire de l'enfant autiste pour permettre à la parole de passer et d'être écoutée » (Di Ciaccia, 2005, p. 111). Les institutions qui accueillent ainsi ces enfants doivent pouvoir mettre en valeur les travers des enfants autistes. Les partenaires, dans la même optique que celle soutenue par E. Laurent, se mettant éventuellement entre l'enfant autiste et son Autre de jouissance. Di Ciaccia (2005, p. 111) cite V. Baio : « être docile avec le sujet, intraitable avec l'Autre ».

A. Di Ciaccia dégage ainsi une série de conditions pour le travail, pour se faire partenaire de l'enfant autiste, et il présente les modalités du travail institutionnel qu'il en déduit. C'est alors la tentative de mettre en œuvre ce que J.-A. Miller a nommé « pratique à plusieurs », « bricolage qui sert à couvrir des trous de la structure et permet à l'enfant autiste de dire non à l'Autre sur le versant de la jouissance mortifère, et de dire oui à l'Autre de la chaîne signifiante » (Di Ciaccia, 2005, p. 117). Offre faite à l'enfant d'une possibilité de s'inscrire dans le lien social, de s'humaniser.

La pratique de l'Antenne 110 (institution bruxelloise créée par Di Ciaccia), où l'enfant vise à se produire comme sujet dans le battement qu'il fait subir à un objet privilégié, vise à permettre à l'enfant de passer d'une construction métonymique dans l'espace à une construction métonymique dans le savoir. Nus pensons au cas d'un enfant autiste présenté par V. Baio, devenu un adulte persécuté (Baio, 1996). Il précise ainsi « Ces opérations sont d'abord l'affaire du sujet, d'un sujet qui essaie de se produire en réalisant une construction » (Baio, 1996, p. 65). Il faut bien saisir l'objectif de cette production. A Di Ciaccia (2001, p. 23), écrivait « nos institutions se donnent comme but de permettre à l'enfant d'accéder à l'acte de se produire comme sujet ». Et il précise que ce but se présente comme quelque chose d'impossible car il doit contourner une difficulté intrinsèque à l'autisme.

Nous retrouvons là la question du sujet de l'énonciation, ce que produit un acte de dire dont nous avons vu la difficulté pour l'autiste. Partant du point où l'on peut considérer que l'Autre du sujet

autiste donne l'impression de rester muet, l'enfant pour Di Ciaccia n'est plus que reste d'un discours figé, condensateur de jouissance. La position de ces institutions est de mettre de l'air, de remettre en mouvement cet Autre figé.

Danielle Devroede, qui travaille dans ces institutions, présente trois cas et montre comment l'intervenant tente de prendre l'acte d'énonciation à son compte pour nommer ce que rencontre l'enfant tout en désignant une position possible pour lui (Devroede, 1995). Cette énonciation, qui associe le sujet en panne, trouve son adresse chez un autre intervenant qui se propose comme accusant réception de cet acte. Nous avons donc une énonciation produite par l'adulte avec un autre adulte, mettant en jeu le désignatif de l'enfant : « Si ces corn flakes l'embêtent, on va les jeter à la poubelle. Est-ce que Fred est d'accord ? » (Devroede, 1995, p. 18). Notons qu'il n'y a pas d'interpellation directe de l'enfant, la deuxième partie de l'énoncé s'appuyant toujours sur l'adresse qu'offre le deuxième intervenant. C'est ce dernier d'ailleurs qui mettra en œuvre l'action dans la suite et qui permettra à Fred de s'y associer. L'effet d'apaisement obtenu dans ce cas montre l'intérêt de cette construction, les enchaînements langagiers produits alors par l'enfant et l'ouverture que cet acte d'énonciation a permise.

Du *parlêtre* au sujet, l'impasse autistique.

Lacan lors de son enseignement bascule du sujet, du sujet effet du signifiant, au *parlêtre*, corps parasité par le langage. Dans son travail sur *Le tout dernier Lacan*, Miller (2007, s/p.) nous dit

Eh bien dans l'envers de Lacan, où l'Autre est destitué, où le sujet est pensé à partir du réel, du symbolique et de l'imaginaire comme étant ces trois consistances ; d'ailleurs j'ai tort de dire le sujet, ça n'est plus le sujet, ça n'est plus le sujet du signifiant, ça n'est plus le sujet de l'identification, c'est l'être humain qualifié de *parlêtre*.

J-A. Miller se reporte à l'expérience de la clinique de l'enfant, et particulièrement de l'enfant en grande difficulté, en référence aux travaux des Lefort et particulièrement la clinique de Rosine Lefort. Dans l'ouvrage *La naissance de l'Autre*, « ils (R. et R. Lefort) s'attachent à montrer, précisément, comment l'Autre - majuscule - se construit à partir de l'Un-corps, pour reprendre le terme que j'avais la dernière fois inscrit au tableau » (Miller, 2007, s/p.). Leur clinique s'en est trouvée inscrite dans le champ de l'autisme dont ils firent une nouvelle catégorie clinique. Et Miller rajoute :

Mais au-delà, on peut dire qu'ils firent apercevoir que c'était là peut-être la catégorie clinique fondamentale, que l'autisme était le statut natif du sujet, si je puis dire. Et le mot de «sujet», ici, doit porter des guillemets, et céder sans doute la place au terme de *parlêtre*, que Lacan utilisait pour désigner à la fois le sujet et l'inconscient. (Miller, 2007, s/p.).

Miller (2007, s/p.) nous indique que l'autisme est ici à envisager comme catégorie clinique

fondamentale, « ... du Lacan de ce système qui se défait, et où, à l'occasion, il réduit l'inconscient au fait de parler tout seul ».

Dans ce cours Miller dévoile ce dernier parcours de Lacan critiquant le Lacan du sujet effet du signifiant, car celait fait du signifiant le maître du sujet dans sa détermination même. Et ce n'est pas la voie que choisit l'autiste, si tant est que nous puissions parler de choix. Le *parlêtr*e autiste va néanmoins pouvoir user de la logique du signifiant (comme Kanner l'a de suite noté), dans un traitement du langage comme outil. Hérésie ? Car le signifiant par sa puissance même va finir par provoquer des effets sujets. Mais l'autiste s'y reconnaît-il ? C'est toute la difficulté, les autistes pouvant user du langage à leur façon, récupérant un « ça parle » pour utiliser ce qui transporte la parole afin de traiter à leur tour ce qu'ils rencontrent dans leur monde. Un dire est produit, donc un effet sujet pour celui qui l'entends. Avec le malentendu, qu'on dise reste oublié derrière ce qui s'entends dans ce qui se dit. Mais paradoxalement, pour ceux qui travaillent avec les autistes, c'est le dire qui s'impose comme réassurance de la présence subjective. Quitte à ne rien entendre de ce qui se dit... Comme le rappelle Lacan, il y a quelque chose à leur dire, il faut incarner un « ça parle » qui leur permettrait d'articuler un peu de ce qu'ils rencontrent. C'est ce qui avait attiré l'oreille de Kanner, ces fameuses phrases complètes, d'une construction souvent grammaticalement correcte, mais déplacé pour un usage généralisé de leur expérience sur toutes sortes de situations, créant une incompréhension chez l'auditeur. De la nécessité de savoir d'où ils l'avaient entendu comme l'indique Lacan. C'est aussi sûrement pour cela que les autistes ne délirent pas, pas de sujet du signifiant qui identifierait le *parlêtr*e dans un signifiant. Mais par ailleurs les difficultés à supporter la présence de l'Autre, de l'inconscient par la même, menace ce *parlêtr*e du chaos, car il n'est clairement pas appareillé du langage et donc affecté de l'inconscient. Seul un certain rapprochement du signifiant lui permettrait de se présenter plus ou moins comme sujet, mais à ne pas s'y aliéner, ce sujet restera incertain, et donc le monde aussi.

Notas:

1. Artigo baseado na conferência de mesmo nome, realizada no dia 10 de maio de 2025, pelo Instituto Sephora de Ensino e Pesquisa de Orientação Lacaniana - ISEPOL, como parte do Ciclo de Conferências Franco-Brasileiras.
2. Research Domain Criteria, lançado em 2009 nos Estados Unidos pelo National Institute of Mental Health (NIMH), o projeto RDoC, desenvolvido para a pesquisa, se opõe ao Manual Diagnóstico e Estatístico de Transtornos Mentais (DSM) ao enfatizar as dimensões do funcionamento normal do cérebro, ao cruzar pesquisas genéticas, das neurociências cognitivas e das ciências comportamentais. É o grande projeto internacional de futura classificação psiquiátrica.

Referências Bibliográficas

- Austin, J. L. (1970). *Quand dire c'est faire*. Éditions du Seuil.
- Baghdadli, A., Noyer, M., & Aussilloux, Ch. (Dir.). (2007). *Interventions éducatives, pédagogiques et thérapeutiques proposées dans l'autisme*. Ministère de la Santé et de la Solidarité, DGAS, CRA Languedoc- Roussillon, CREA Languedoc- Roussillon.
- Baio, V. (1996). Kim, l'enfant bouée. *Mental*, 2, 63–70.
- Benveniste, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Gallimard.
- Bobon, J. (1988). Le pseudo-glossolalies ludiques et magiques - Trois langues artificielles, d'origine ludique, chez une paraphrénique hypomaniaque. *Journal Belge de Neurologie et de Psychiatrie*, 47, 327-355. (Trabalho original publicado em 1947).
- Boyer, P. (1981). *Les troubles du langage en psychiatrie*. PUF.
- Cénac, M. (1925). *De certains langages créés par les aliénés*. Contribution à l'étude des glossolalies. Paris: Jouve.
- Chaslin. (1912). *Éléments de sémiologie et clinique mentales*. Paris : Asselin et Houzeau
- Chomsky, N. (1970). *Le langage et la pensée*. Payot.
- Danchin, L., & Riviere, P. (1971). *Linguistique et culture nouvelle*. Éditions universitaires.
- Dessons, G. (2006). *Émile Benveniste, l'invention du discours*. Press.
- Devroede, D. (1995). À qui s'adresse-t-on en institution? *Préliminaire*, (7), 17–22.
- Di Ciaccia, A. (2001). Une institution et son atmosphère. *Préliminaire*, (12), 21–34.
- Di Ciaccia, A. (2005). La pratique à plusieurs. *Cause Freudienne*, (61), 107–18.
- Druel-Salmane, G., & Sauvagnat, F. (2002). Un inédit de Kanner: sur deux applications opposées de la notion de métaphore aux psychoses. *Psychol Clin*, (14), 193–213.
- Ducrot, O. (1984). *Le dire et le dit*. Éditions de minuit.
- Freud, S. (1985a). Au-delà do princípio de prazer. In J. Altounian & J. Laplanche (Trad.), *Essais de psychanalyse*. Payot. (Trabalho original publicado em 1920).
- Freud, S. (1985b). La négation. In J. Laplanche (Trad.), *Résultats, idées, problèmes*, II. PUF.
- Freud, S. (2009). Esquisse d'une psychologie scientifique. In A. Berman (Trad.), *La naissance de la psychanalyse* (pp. 309-371). PUF. (Trabalho original publicado em 1895).
- Gauger, H. M. (1981). Le langage chez Freud. *Confrontation Psychiatrique*, 19, 189–21.
- Gervais, H., Belin, P., Boddaert, N., Leboyer, M., Coez, A., Sfaello, I., Barthelemi, C., Brunelle, F., Samson, Y., & Zilbovicius, M. (2004). Abnormal cortical voice processing in autism. *Nature neuroscience*, 7(8), 801-802.
- Golse, B. (1999). *Du corps à la pensée*. PUF.
- Grolier, M. (2007). Analyse d'énoncés d'enfants autistes à partir de la psychanalyse, quelle ouverture pour une énonciation? *Evolution psychiatrique*, (72), 421–435.
- Grolier, M. (2010). De la pensée sensu-actuarielle à la pensée lingui-spéculative, quelle concepção de l'inconscient? In: M. Arrivé (Dir.). *De la grammaire à l'inconscient*: dans les traces de

- Damourette et Pichon. Lambert-Lucas.
- Jones, E. (2006). *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*. PUF.
- Kanner, L. (1983). Autistic disturbances of affective contact. In: G. Berquez (Ed.), *Autisme infantile*. PUF.
- Khan, B. F. (1989). *Le langage*. Quintette.
- Konopczynski, G. (2005). Les enjeux de la voix. In: M.-F. Castarède & G. Konopczynski (Dir.), *Au commencement était la voix* (pp. 33-50). Érès.
- Kress Rozen, N. (1981). Linguistique et antilinguistique chez Lacan. *Confrontation Psychiatrique*, 19, 145–162.
- Lacan, J. (1973). *Le séminaire, Livre XI, les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Le Seuil. (Trabalho original publicado em 1963-1964).
- Lacan, J. (1974). Déclaration à France Culture à propos du 28e Congrès international de psychanalyse, juillet 1973. *Le Coq-Héron*, 46/47, 3–8.
- Lacan, J. (1975a). *Encore, Le séminaire livre XX*. Seuil. (Trabalho original publicado em 1972).
- Lacan, J. (1975b). *Le séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*. Le Seuil. (Trabalho original publicado em 1953-1954).
- Lacan, J. (1977). *Le moment de conclure, Séance du 15 novembre*. Inédit.
- Lacan, J. (1985). Conférence à Genève sur le symptôme. *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, 5, 5–23.
- Lacan, J. (1986). *Séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse*. Le Seuil.
- Lacan, J. (2001). *Autres écrits*. Le Seuil.
- Lantéri-Laura, G. (1966). *Les apports de la linguistique à la psychiatrie contemporaine*. Masson.
- Lantéri-Laura, G., Khaiat, E., & Tevissen, R. (1994). Introduction aux problèmes actuels des rapports entre psychiatrie e linguistique. *Rev Int Psychopathol*, 14, 271–95.
- Largeault, J. (1994). Quine, « Le Continuisme et la fin de l'épistémologie néo-positiviste ». *Revue Philosophique*, 3, 318.
- Laurent, E. (1997). L'enfant autiste. *Bull Groupe Petite Enfance*, 11, 40–50.
- Lefort, R., & Lefort, R. (1988). *Les structures de la psychose, l'enfant au loup et le président*. Le Seuil.
- Maleval, J.-C. (2007, Maio). *Plutôt verbeux les autistes. La cause freudienne/Nouvelle revue de psychanalyse*, 66, 127–140.
- Miller, J.-A. (1993). Clinique Ironique. *Cause Freudienne*, 23, 7–13.
- Miller, J.-A. (2007). *Le tout dernier Lacan*. Séminaire 2006-2007, Inédit.
- Miller, J.-A. (1994). Lacan et la voix. *Quarto*, 54 (De la Voix), 30–34.
- Pichon, E. (1953). *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent*. Masson. (Trabalho original publicado em 1936).
- Quine, W. V. O. (1962). Le Mythe de la signification. In: *La Philosophie analytique*. Minuit.
- Research Domain Criteria. (2009). *National institute of mental health (NIMH)*.
- Saussure, F. de. (1916). *Cours de linguistique générale*. Payot.

- Searle, J. R. (1972). *Les Actes de Langage*. Hermann.
- Ségla, J. (1892). Des troubles du langage chez les aliénés. Paris: Rueff et compagnie.
- Snell, L. (1980). Des altérations de la façon de parler et de la formation d'expressions et de mots nouveaux dans les delires. *Évolution psychiatrique*, 45 (2), 365-374. (Trabalho original publicado em 1852).
- Tanzi. (1982). Paranoïa. *Analytica*, 30, 55 -89. (Trabalho original publicado em 1904).
- Thibault, L. (2011). Troubles sémantiques et pragmatiques du langage: intérêt de l'analyse linguistique en psychiatrie et cadres pathologiques. *Neuropsychiat. Enf. et Adol.*, 59, 260-265.
- Wing, L. (1996). *The Autistic Spectrum: A Guide for Parents and Professionals*. Constable.

Citação/Citation: Grolier, M. (mai. 2025 a out. 2025). Le malentendu du langage dans l'autisme. *Revista aSEPHallus de Orientação Lacaniana*, 20(40), 07-31. Disponível em <https://www.isepol.com/asephallus> DOI: 10.17852/1809-709x.2025v20n40p07-31.

Editor do artigo: Tania Coelho dos Santos

Recebido/ Received: 02/11/2025 / 11/02/2025.

Aceito/ Accepted: 15/11/2025 / 11/15/2025.

Copyright: © 2025. Associação Núcleo Sephora de Pesquisa sobre o moderno e o contemporâneo. Este é um artigo de livre acesso, que permite uso irrestrito, distribuição e reprodução em qualquer meio, desde que o autor e a fonte sejam citados/This is an open-access article, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the author and source are credited.